

LA QUESTION ARMÉNIENNE

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
de la MAIRIE
du XIII^e Arrondissement

LES MASSACRES D'ADANA

C'est dans une explosion d'enthousiasme que fut accueillie, dans la plupart des provinces turques, la proclamation de la Constitution qui reconnaissait à tous les sujets de l'Empire Ottoman l'égalité des droits. Dès qu'elle prit possession du pouvoir, la Jeune-Turquie inscrivit à la tête de son programme la formule sacramentelle qu'on voit, en France, s'étaler sur nos monuments. A ceux qui veulent se rendre un juste compte de l'application des principes solennellement proclamés à Constantinople au mois de juillet 1908, nous recommandons l'exposé des scènes d'horreur relatées ici par un témoin oculaire qui a longtemps pratiqué l'Orient.

On s'était généralement imaginé que pour effacer des haines de races séculaires, il suffirait de supprimer les barrières qui séparaient les classes privilégiées des classes opprimées. Or, c'est là une conception toute européenne. La réalité est ici bien différente ; entre chrétiens et musulmans, il y a tout un abîme : la religion qui crée les préjugés et les préjugés qui créent le fanatisme. Le souvenir des anciennes persécutions, les tendances qui portent les peuples modernes vers leur émancipation définitive, loin d'effacer ces préjugés, ne faisaient encore que les décupler avec cette force que prend avec le temps le droit du plus faible, quand il a été méconnu et foulé aux pieds. Telle fut l'origine de la question arménienne.

Après les massacres qui ont soulevé, il y a dix ans, la conscience de l'Europe, ceux qui purent se réfugier à l'étranger se constituèrent en une foule de comités secrets, très déterminés à se venger des égorgeurs et à secouer le joug de l'Islam. Il ne leur fut pas difficile de trouver des adhérents parmi leurs coreligionnaires de Turquie ; ceux-ci se trouvaient sur le théâtre du

drame, ils avaient, pour ainsi dire, sous les yeux le spectre des victimes; quoique étroitement surveillés, ils pouvaient agir, ils agirent. L'assaut de la Banque Impériale Ottomane à Constantinople, il y a une quinzaine d'années, la bombe qui éclata à Yldiz Kiosk, sous les pas du Sultan, en 1903, le complot découvert à Smyrne, en 1904, qui avait pour but de faire sauter à la dynamite les plus grands établissements de la ville, tout indique de la part des comités la lutte tenace, obstinée, implacable, d'après une direction méthodiquement suivie.

C'est sur ces entrefaites qu'éclata la révolution ottomane. Ce serait une erreur de penser qu'elle fut l'œuvre exclusive des Jeunes-Turcs. Ceux-ci, pour réussir à renverser l'ancien ordre des choses, si solidement établi qu'il paraissait inébranlable, avaient besoin du concours de tout ce qui pouvait être une force contre le régime existant. Or, cette force ne se trouvait ni du côté des Grecs orthodoxes, ni du côté des autres races opposantes de l'empire : elle résidait dans les comités occultes arméniens, régulièrement organisés et parfaitement décidés à l'action révolutionnaire. Et c'est de ce concours que naquit — comme son nom l'indique — le fameux Comité « Union et Progrès » qui devait en si peu de temps si peu justifier de son nom.

Sérieusement, de part et d'autre, s'était-on flatté d'une adhésion sincère? On l'a dit, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de patrie ottomane; il n'y a qu'une nation turque à base religieuse, celle du *Chériat*, et, entre celle-ci et l'autre ou les autres, il y a exclusion absolue. Le voudrait-on, que les softas, les ulémas, tout le parti religieux musulman qui compose une force redoutable et qui tient tant de place dans le nouveau Parlement, s'opposeraient à une assimilation qu'ils considèrent comme réprouvée par leur orthodoxie. Nous savons bien qu'au début de l'ère constitutionnelle, des apôtres envoyés par le Comité « Union et Progrès » sont venus prêcher la bonne nouvelle dans les mosquées des provinces, que des commentateurs fantaisistes ont essayé de tirer du Coran des textes équivoques autorisant les vrais croyants à donner à leurs frères chrétiens le baiser Lamourette. Une courte expérience a suffi pour démontrer ce qu'il faut penser de cette théorie.

Du côté des Arméniens, se flattait-on d'un concours plus sincère? Sans doute, ceux-ci, après trente ans de persécutions, de spoliations et de proscriptions, ont salué avec enthousiasme l'aurore de cette liberté qui permettait à ceux qui étaient dispersés sur les chemins de l'exil de rentrer dans leurs foyers, à

ceux qui étaient restés au milieu de leurs persécuteurs de vivre à côté d'eux sur un pied d'égalité, de partager même avec eux les ivresses du pouvoir. Mais ce serait peu connaître le caractère de cette race que de croire qu'elle renoncerait facilement à cette chimère qui hante le cerveau de leurs cercles dirigeants : la restauration du royaume d'Arménie.

Assurément, ce rêve peut paraître légitime; les exemples viennent de haut : le Piémont et la Prusse sont là pour témoigner de ce que peut l'idée du relèvement national au service d'un patriotisme ardent. Mais les conditions sont-elles bien les mêmes? La Russie détient les trois quarts du territoire de l'ancien royaume de l'Arménie, le Catholicos ou chef suprême de cette Eglise — dont l'autorité pèse d'un si grand poids dans les directions d'un pays oriental — se trouve résider en territoire russe. Il n'est pas à présumer que le cabinet de Saint-Petersbourg se prêterait bénévolement à une amputation territoriale dans l'unique but de favoriser les Arméniens de Turquie, et il est encore moins probable que les autres puissances lui arracheraient ces provinces par la force des armes. Le rêve de cette reconstitution devient donc une utopie, et c'est pourtant cette utopie qui est devenue le fond du programme des Arméniens émancipés.

A peine le régime libéral est-il proclamé à Constantinople, qu'ils s'empressent de mettre en circulation des cartes postales aux armes et aux couleurs nationales; on y inscrit les noms de leurs anciennes dynasties. Dans les écoles, on affiche des cartes géographiques où le royaume d'Arménie est désigné sous les couleurs les plus voyantes. En même temps, les évêques lancent les foudres de l'excommunication contre les parents qui s'obstineraient à laisser leurs enfants fréquenter les écoles étrangères; leur but est de cimenter par la langue l'édifice national. Des brochures, des livres, des journaux propagent partout cette langue afin d'en faire un *instrumentum regni*. On va plus loin. Dans les établissements scolaires, on monte des drames où les Turcs paraissent sous les traits de bourreaux et de tortionnaires; ces pièces, au lieu de se jouer en langue arménienne, sont, au contraire, débitées en langue turque et — chose étrange! — on invite les autorités ottomanes, les propres représentants du gouvernement, à venir assister à ces productions vengeuses — sans se demander si toute vérité est bonne à dire et si c'était le moment de se livrer à de pareilles manifestations.

Le résultat de cet état d'esprit ne s'est pas fait attendre. Dans

les provinces éloignées où Kurdes et Arméniens se trouvaient en contact, à Van, à Mousch, à Bitlis, à Diarbekis, les rixes sanglantes recommencèrent. En Anatolie, à Césarée notamment, les choses tournèrent au tragique. Mais pour ne parler que des faits qui nous sont personnellement connus, à Adana même, la lutte aboutit à un de ces drames qui dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer.

A vrai dire, l'événement était facile à prévoir. Adana est une province de 600.000 âmes, dont 30 ou 40.000 Arméniens noyés dans une masse de 400.000 musulmans. La ville même compte 20.000 Arméniens contre 40.000 musulmans. Elle est éloignée de Mersine, qui la relie à la mer, par une distance de 60 kilomètres, traversés par un chemin de fer d'intérêt local et une mauvaise chaussée presque abandonnée.

Dès que la Constitution fut officiellement annoncée, les Arméniens l'acclamèrent avec frénésie. Dans les premières heures d'ivresse, il se livrèrent à des démonstrations enthousiastes dans les cimetières musulmans où dormaient les protagonistes de la liberté et jusque dans les mosquées, fait inouï jusqu'ici. Les Turcs crurent-ils à leur bonne foi ? Le fait est qu'ils leur firent une large place dans le conseil administratif de la province, dans le conseil municipal et dans la magistrature. Néanmoins, tout en criant : Vive la liberté ! le premier usage qu'ils firent de cette liberté fut de s'armer jusqu'aux dents. En moins de six mois, on débita sur ce marché pour plus de 3.000 Ltq. (environ 70.000 fr.) d'armes de tout calibre, revolvers, pistolets, fusils ou carabines de fabrication allemande, autrichienne et belge. Des proscrits politiques, revenus dans leur pays avec l'amertume au cœur, cherchaient à secouer la torpeur de leurs concitoyens. Un certain Gueugdérélian, criminel de droit commun, condamné à la pendaison, commuée en détention perpétuelle, et bénéficiant de la loi d'amnistie du nouveau régime, marqua son retour par des discours enflammés et par des menées occultes au sein des deux comités *Trochak* et *Huntchok* fondés pour l'action révolutionnaire. Mais l'âme, la tête et le cœur de cette conspiration fut le pasteur de ses ouailles, un jeune prélat façonné à l'école du carbonarisme, du nom de Mouchegh, auquel on pourrait appliquer le célèbre portrait tracé par Bossuet de Cromwell, non que nous voulions comparer ce *monsieur* très moderne au fameux protecteur anglais : ce serait trop l'élever et aussi l'abaisser. Il est néanmoins certain que cet évêque, qui savait se plier merveilleusement aux exigences de l'ancien régime, avait, dès qu'il se sentit

libérer de ses entraves, jeté le masque et pris une attitude tellement tranchée que ses fidèles avaient peine à le suivre dans les voies qui devaient les conduire vers leur émancipation. Conférences et exhortations à l'église, propagande à outrance par l'école et le théâtre, quêtes, souscriptions nationales sur place et à l'étranger, création de clubs, cohésion de toutes les forces de sa communauté en un faisceau compact et serré autour de certains meneurs, tout était mis en œuvre par lui pour affirmer la vitalité du parti arménien et pour montrer aux Turcs qu'il fallait désormais compter avec lui.

La psychologie du Turc est connue. Fanatique, sanguinaire et pillard, telles sont certainement ses notes caractéristiques. Mais il a des qualités qu'on ne saurait lui méconnaître sans injustice : la patience, la probité, la loyauté, le respect de la foi jurée poussée à un degré qu'on rencontrerait rarement chez d'autres peuples. De tous ces instincts qui composent son caractère, il faut savoir se servir des uns en évitant soigneusement les autres. Quand les Turcs virent leurs tributaires chrétiens méconnaître l'égalité des droits que leur accordait une Constitution dont ils n'ont jamais bien saisi le sens, quand ils s'aperçurent que loin de se contenter de cette égalité, ces derniers voulaient la dépasser de manière à renverser l'ordre des facteurs et à faire de la race dominante la race dominée, enfin quand ils s'assurèrent que les Arméniens s'armaient d'une manière formidable et qu'ils prenaient à leur égard une attitude arrogante, leur patience fut à bout, et l'hécatombe fut froidement arrêtée, calculée, concertée. Il a suffi d'une simple rixe où les musulmans furent les agresseurs et l'Arménien le meurtrier pour mettre l'étincelle aux poudres et pour aboutir aux scènes de carnage que nous avons voulu relater dans ces quelques pages de journal écrites au jour le jour au milieu de l'affreux cauchemar que nous avons vécu.

Mercredi, 14 avril. — Le matin, nous nous réveillons dans le calme ordinaire. Cependant des bruits alarmants commencent à circuler, sans que nous y prêtions foi. Nous nous rendons à pied à la fabrique de la Régie des Tabacs, grand établissement situé à un kilomètre de la ville, à l'extrémité d'un faubourg arménien et complètement isolée au milieu des champs. En face, séparés par la chaussée qui relie Adana et Mersine, s'étendent, à la file, les cimetières arabe, catholique et arménien. C'est un endroit admirablement propre à la méditation de la mort. C'est là que nous sommes surpris par les événements.

A partir de dix heures, une fusillade nourrie se fait entendre

dans les faubourgs qui nous entourent. Une dizaine de familles européennes, en tout une cinquantaine de personnes viennent se réfugier à la fabrique. Bientôt un millier d'Arméniens, hommes, femmes et enfants, viennent également y demander asile, les larmes aux yeux. On les enferme dans les salles les plus reculées en leur recommandant le silence, car ils présentent, par leur présence, un véritable danger pour la sécurité de tous.

Nous passons deux heures dans une attente anxieuse.

A midi, nous nous aventurons jusqu'à la gare, sous l'escorte d'un officier d'infanterie. A peine avons-nous paru sur le sentier qui longe la voie ferrée, qu'une grêle de balles siffle à nos oreilles, un des faubourgs arméniens tire dans toutes les directions, il ne veut pas se laisser approcher.

Nous rencontrons, à la gare, un ingénieur allemand du chemin de fer de Bagdad; il est encore sous le coup de l'émotion qu'il vient d'éprouver. En rentrant d'une excursion à Missis, il fut arrêté par une bande de forcenés qui, le couteau sur la gorge, le dévalisèrent. Il nous raconte que le pont qui traverse le fleuve Sihan est le théâtre d'une lutte épouvantable. Les bazars sont fermés; on y égorge et on pille.

Nous déjeunons avec la famille du chef de gare et nous sommes reconduits à la fabrique sous l'escorte du même officier.

Désormais, la situation devient critique. Des bandes de bachi-bouzouks commencent à descendre des villages environnants et l'on connaît les instincts féroces de ces pillards. Ils passent à cheval, rapidement, le revolver au poing, le fusil en bandoulière, le yatagan au côté: c'est la cavalcade de la mort.

Il faut songer à se défendre; la fabrique des Tabacs, par sa situation isolée, prête admirablement à un coup de main. On ramasse quelques fusils de chasse, des revolvers, une carabine Martini, les hommes valides avec un cavas et deux gardiens musulmans montent la garde, derrière les volets; mais la consigne est de ne tirer qu'à la dernière extrémité; la moindre imprudence nous livrerait tous au massacre et au pillage.

Cependant le temps passe sans la moindre alerte. Mais des lueurs d'incendie commencent à poindre du côté de la ville. Nous n'avons plus aucune communication avec le dehors et on n'ose pas envoyer aux renseignements.

Le soir arrive, de nouveaux réfugiés viennent frapper à notre porte; on les fait entrer, mais pour peu que cette situation se prolonge, nous risquons de manquer de pain.

Jeudi 15 avril. — La nuit a été relativement calme. Cependant,

la fusillade a repris avec plus de violence ; évidemment, on se bat en ville avec acharnement. On se demande si l'autorité saura réprimer le mouvement. Mais avons-nous une autorité ? Avons-nous seulement une force armée ? Adana possède à peine une garnison de cinq cents fantassins et le valy tremble de peur au fond de son conak. Peut-être même est-il de connivence avec les meurtriers.

Voilà les premières lueurs du jour. Nous jetons un coup d'œil sur la campagne toute couverte de verdure. De tous côtés, ce sont de longues colonnes de fumée et les flammes sinistres de l'incendie : c'est le commencement de la destruction.

Soudain, une clameur lointaine, profonde, continue, tel que le sifflement du vent à travers les cordages par un jour de tempêtes ; ce sont des hordes armées descendues des villages ; leurs colonnes se suivent à perte de vue, sur toute la profondeur de la chaussée. Ils avancent menaçants, agitant leurs matraques, des chefs à cheval semblent les conduire. Tout à coup, ils se mettent à fouiller les champs ; alors nous voyons s'organiser sous nos yeux la plus épouvantable chasse à l'homme qui se soit jamais pratiquée. Des hommes fuient à toutes jambes ; on les canarde comme des lièvres ; d'autres, à genoux ou debout, implorent l'aman : ils ont la tête fracassée sans pitié, on s'acharne sur le cadavre et on le dépouille. Des femmes, des jeunes filles, presque des enfants, sont traînées dans une course vertigineuse ; celles-là auront peut-être la vie sauve, mais au prix de l'abjuration et de la souillure. Les malheureuses !... Le cœur bondit, on voudrait voler, les secourir ; mais la foule des égorgeurs devient légion ; on succomberait sous le nombre.

Et toujours de nouvelles bandes qui débouchent par la chaussée, leur flot monte en grossissant, les voilà maintenant sous nos fenêtres. Vont-elles nous donner l'assaut ? Non, elles battent les champs qui nous entourent ; dans les blés déjà haut, des malheureux sont couchés, espérant échapper aux regards de ceux qui les traquent. Mais ceux-ci les débusquent ; un à un, à coups de massue, dix contre un, ils les abattent, et s'il leur reste un dernier souffle de vie, le yatagan entre en jeu et en fait une bouillie humaine.

Nous regardons du côté des cimetières ; ce sont les mêmes scènes sauvages qui se répètent. Mais de ce côté, soit par respect pour les tombes, soit par la difficulté des lieux, le carnage est moins grand. Cependant, vers les dix heures du matin, nous voyons surgir d'un fossé, trois chasseurs?... non, trois assassins,

armés de carabines perfectionnées ; ils rampent comme des couleuvres, ils se mettent à l'affût, ils semblent guetter le gibier... humain. Tout à coup, un homme encore jeune, trompé par le calme qui l'entoure, se dresse derrière une des pierres tombales où il s'était réfugié ; d'un bond, les meurtriers sont sur lui ; à bout portant, ils déchargent leurs armes ; l'homme, cependant, n'est pas abattu ; il étend les bras en croix, il implore, il demande grâce : demander grâce à des brutes fanatisées par la guerre sainte au *giaour* ! Les trois forcenés rechargent leurs carabines et s'appêtent à tirer ; mais l'homme se précipite sur eux, il prend l'arme de l'un et cherche à le désarmer. Une lutte effrayante s'engage, un corps à corps terrible où la victime se débat avec la force du désespoir. Mais à un moment donné, il reçoit un coup de yatagan sur les mains, un autre à travers la gorge, un coup de crosse sur la tête ; il roule dans un fossé ; ses bourreaux disparaissent avec lui. Nous les voyons reparaitre, au bout de quelques minutes, chargés de misérables guenilles qu'ils emportent comme des trophées.

Il est bientôt midi. La chaussée ne cesse pas de vomir de nouvelles hordes de pillards. Et c'est toujours la même clameur stridente, les mêmes cris forcenés. Quelques-uns, à cheval, prennent, au galop, la direction de la ville, d'autres se dirigent vers la fabrique. Les voilà sous nos murs ; l'un d'eux, s'avisant que des Arméniens ont trouvé ici un asile, fait voler en éclats un des carreaux de la fenêtre du rez-de-chaussée et s'appête à y pénétrer ; mais un *sarikli*, un imân à turban blanc, lui crie : « *Olmass* » (non pas), et nous voilà sauvés. Evidemment, ces misérables obéissent à un mot d'ordre.

De critique, la situation est devenue intenable. Nous manquons de pain, les femmes pleurent, gémissent et se désespèrent. Pour comble de malheur, non seulement nos communications avec la ville sont coupées, mais le train qui nous rattache à Mersine ne circule plus. Nous sommes isolés du reste du monde.

On se demande, le cœur navré, ce que fait le corps consulaire de cette échelle. Il doit être certainement prévenu. On se pose cette question, lorsque nous apprenons par un messenger qui a pu pénétrer jusqu'à nous, que le consul d'Angleterre est sur les lieux et qu'il parcourt la ville avec son drogman, essayant d'arrêter l'épouvantable boucherie. On respire plus à l'aise ; la présence parmi nous du représentant d'une grande puissance redonne du courage aux esprits les plus démoralisés. Et comme le directeur de la fabrique des Tabacs est de nationalité an-

glaise, il s'empresse d'écrire à son autorité directe pour lui exposer la situation critique où nous nous trouvons et lui demander des vivres.

Tout l'après-midi, on entend les balles siffler à nos oreilles. On tire à nos portes, on reconnaît le bruit mat des Mauser, le coup sec des Martini et des Wintchester. La fusillade est dirigée sur le faubourg arménien où s'est réfugié un des principaux membres du Comité. On met le feu à sa maison ; plus loin, d'autres maisons flambent, on tue les fuyards à coups de gourdins : la boucherie atteint son maximum d'intensité, le sang coule à flots : le cœur se soulève d'horreur et de dégoût.

Vers quatre heures du soir, nous apercevons une compagnie de fantassins précédée de deux cavaliers, dont l'un en uniforme étranger : c'est le consul d'Angleterre qui accourt à notre secours. Le major Dooghty Wylie est un homme d'une quarantaine d'années, mince, élancé, la figure jeune et avenante. Ancien combattant du Transvaal, blessé glorieusement dans ces rencontres héroïques, il a pris du service dans les consulats et ses ressortissants n'ont pas à se plaindre de la manière dont il comprend ses fonctions.

Avec le flegme particulier à ses nationaux, il s'informe du nombre des réfugiés arméniens, des dangers que nous avons courus ; il promet de nous faire envoyer quelques vivres et de nous laisser une escorte de quatre soldats. En même temps, il nous donne des nouvelles du drame dont il a vu les principales scènes. Tout le quartier arménien résiste désespérément, le bazar est en flammes, les écoles françaises, pleines de réfugiés, ont été épargnées jusqu'ici ; mais l'école arménienne a eu à déplorer la perte de deux missionnaires. Avant de remonter à cheval, il nous recommande de ne pas nous aventurer dans les rues sans une escorte. On se sent rassuré par les paroles de ce soldat à la voix brève, au regard tranquille, dont tout le monde admire le sang-froid. — Il s'éloigne. — A quelque vingt mètres de la fabrique, comme une fusillade nourrie partait d'une maison voisine occupée par des Arméniens, il s'avance de ce côté et de la main droite, il fait signe aux combattants de cesser le feu. Au même moment, une balle lui traverse le bras et va blesser à la tête un soldat de l'escorte. Le major ajoutera cette blessure glorieuse à ses autres blessures du Transvaal, en se souvenant que ce sont ceux qu'il venait sauver qui ont ainsi répondu à son geste pacificateur.

Vers le soir, on nous apporte quelques provisions, juste de

quoi ne pas mourir de faim ; mais la ville manque de tout. En compensation, nous entendons des feux nourris de mousqueterie, nous voyons des soldats de l'armée régulière tirer sur les maisons et achever les blessés.

Les bandes de pillards rentrent dans leurs villages ; elles repassent sous nos fenêtres, chargées de butin ; à voir les dimensions des sacs et des paquets qu'ils emportent sur leurs épaules, on comprend que la moisson a été fructueuse.

La nuit tombe ; tout autour de nous, dans les campagnes, dans les faubourgs, du côté de la ville, les maisons flambent comme des torches surmontées de panaches de fumées. L'incendie est partout ; c'est une scène digne de Néron... Et ce sont de tous côtés, mêlés comme dans une symphonie macabre, les cris des blessés, les hurlements des chiens, le sifflement des balles, le grésillement des flammes, le bruit des maisons qui croulent...

Vendredi, 16 avril. — A peine avons-nous fermé l'œil ; malgré la présence de quatre soldats qui veillent à nos portes, on craint toujours une attaque imprévue. C'est que les pillards des villages voisins trouvent des recrues inespérées parmi les 30 ou 40.000 ouvriers kurdes qui viennent tous les ans à Adana pour les travaux agricoles, et quelle meilleure aubaine pour ces écornifleurs de grands chemins que des *giaours* à massacrer et une ville entière à dévaliser ! On les voit passer en longues théories, tels que des corbeaux qui s'abattent autour des cadavres. Leurs paisibles instruments aratoires leur servent maintenant d'armes de combat ; ce n'est plus le blé qu'ils vont faucher dans la tranquillité de ces plaines, leurs faucilles cherchent une tout autre moisson.

Aujourd'hui cependant, ils prennent une autre direction ; estimant sans doute que tout a été anéanti de notre côté, ils se répandent dans les jardins qui conduisent aux anciens quartiers de la ville. Partout où ils passent, c'est la ruine et l'incendie.

Les coups de feu continuent ; on les dirait pourtant plus espacés. Que se passe-t-il ?

Nous regardons à travers les volets ; autour de nous, c'est un silence de mort. Dans les champs, sur le rebord des fossés, le long du trottoir qui longe la fabrique, les cadavres de la veille sont encore là étendus, rigides, hideux, méconnaissables. Ils vont bientôt se décomposer ; de noirs essaims de mouches les recouvrent comme d'un sinistre linceul ; si on ne s'empresse de les ensevelir, ils seront la proie des chacals et des chiens affamés.

On surmonte son écœurement, on voudrait donner un autre

cours à ses pensées ; mais de quelque côté qu'on se tourne, ce ne sont que spectacles d'horreurs. Au-dehors, le meurtre, le pillage, l'incendie ; à l'intérieur, les préoccupations de la bête humaine qui demande à boire, à manger et à dormir.

Des nouvelles nous arrivent de la ville. On assure que la résistance des Arméniens a été acharnée. Retranchés dans les quartiers du centre où ils ont élevé des barricades suivant toutes les règles de l'art, armés de fusils Mauser et décidés à se défendre jusqu'à la mort, ils ont tenu les Turcs en respect pendant quarante-huit heures durant, et sauvé toutes les propriétés comprises dans leur sphère d'action. L'autorité locale les somme de mettre bas les armes si l'on veut faire cesser la surexcitation populaire. Mais les Arméniens demandent des garanties. Qui les leur donnera ?

Le consul d'Angleterre est étendu et blessé ; ses collègues de Mersine ne paraissent pas. On cherche un protecteur, et toutes les bénédictions, toute l'admiration vont à lui d'un élan spontané.

Ce même soir, on double notre escorte et on augmente notre ration. En même temps, nous apprenons qu'un armistice a été conclu ; de part et d'autre on dépose les armes. De fait, la fusillade est plus rare, l'incendie seul continue ses ravages.

Au soleil couchant, on entend éclater une sonnerie de clairon, suivie du cri : *Padichah tchoq yachà !* (Longue vie au Sultan !) C'est la fin des hostilités.

On respire. Les malheureux qu'on avait entassés, depuis trois jours, dans des salles non aérées, privés presque de nourriture, commencent à se montrer aux fenêtres. Nous-mêmes nous descendons dans la cour avec une satisfaction facile à comprendre : nous n'avons échappé à la mort que par miracle...

Samedi, 17 avril. — On se réveille par une merveilleuse matinée de printemps. Tout est calme. La fusillade a cessé. A peine, par-ci, par-là, quelques maisons que le feu achève de détruire. Mais dehors, la foule circule librement. La vie ordinaire va reprendre son cours.

On songe maintenant aux moyens d'ensevelir les corps des victimes qui gisent sous nos fenêtres. Des soldats nous amènent une équipe de fossoyeurs arméniens auxquels on remet des brancards et qui s'apprentent à rendre les derniers devoirs à leurs coreligionnaires. Epouvantable mission ! Les corps sont en lambeaux, la putréfaction a commencé... Dans un champ de blé déjà haut, couchée comme sur un lit d'émeraude, une jeune fille est étendue, la tête fracassée ; elle dort là son dernier sommeil au sein

de la nature indifférente, et pendant qu'on la conduit en terre, dans cette fête d'avril, les oiseaux chantent le réveil et les jeunes moissons, légèrement agitées par la brise matinale, s'inclinent sur son passage comme pour murmurer l'oraison des morts.

Oui, maintenant tout est fini. On sort d'un affreux cauchemar; on va, on vient, on regarde, on cause, on se demande si on n'a pas rêvé. Nous regagnons lentement notre domicile, à travers mille décombres et des ruines fumantes. A notre porte, des cadavres sont étendus, la face contre terre; sur toute la longueur de la rue, les magasins sont pillés, les portes défoncées, les coffres-forts éventrés. Un silence de mort règne dans la cité, troublé seulement par le pas des patrouilles et l'aboïement de quelque chien errant.

Nous avons la satisfaction de constater que notre habitation a été respectée. Le drapeau français flotte à sa fenêtre et ses nobles couleurs ont sauvé, d'une mort certaine, quantité de familles qui sont venues, en notre absence, se placer sous sa sauvegarde.

Nous nous empressons d'aller visiter nos établissements scolaires. Le cœur se serre au spectacle qui s'offre à nos yeux. Le collège des Jésuites, situé en plein quartier arménien, a hospitalisé plus de 4.000 personnes, hommes, femmes et enfants. L'espace était tellement mesuré, qu'on était forcé de se tenir debout et ceux qui trouvaient à s'asseoir, de recevoir les enfants sur leurs genoux. C'est dans cette position qu'on dut passer trois jours et trois nuits; on songe en frémissant à ce qu'eût été le massacre si les musulmans avaient pénétré jusque là. Le moyen de nourrir cette masse humaine pendant ces journées terribles était devenu un redoutable problème. Un père dont je ne tairai pas le nom, — le père Riondel, — courut, au plus fort de la mêlée, à travers le sifflement des balles, demander du secours aux musulmans fanatisés et ivres de sang. Ceux-ci l'acclament, le protègent, lui font escorte et le mettent en possession de quelques sacs de riz et de farine. Voilà donc les pensionnaires des Pères sauvés de la faim, grâce au courage d'un missionnaire français.

De là, nous nous rendons au pensionnat des sœurs de Saint-Joseph de Lyon. Elles ont reçu et hébergé environ un millier d'Arméniens; mais elles ont couru de graves dangers, leur quartier étant plus exposé. A un moment donné, on vit les Turcs enduire les portes de pétrole et s'apprêtant à y mettre le feu. Les balles sifflaient de tous côtés. La supérieure nous montre les traces de celles qui ont percé les volets et ont été s'apla-

tir contre le mur. Un père jésuite y fut blessé au côté droit, et c'est miracle qu'il n'ait pas succombé à sa blessure.

Nous courons ensuite à l'agence de la Banque Impériale Ottomane où s'étaient réfugiés un certain nombre de Français. Là encore le danger fut imminent et le manque de vivres s'y fit cruellement sentir. Mais le péril fut conjuré, grâce à l'attitude décidée des chefs et des gardiens de l'établissement.

Nous terminons cette rapide inspection par les quartiers de la ville. Quel spectacle! On marche littéralement sur les cadavres. Les bazars, les hans en sont bondés. Le long du pont Saint-Hélène qui traverse le Sihan, le sang a donné au pavé une apparence de tapis rouge. On me conte que c'est de là qu'on jetait les cadavres dans le fleuve. Qui saura jamais le nombre des malheureux qui ont été ensevelis dans ce linceul mobile? Et c'est l'eau de ce fleuve qui alimente la plus grande partie de la ville!

Dimanche, 18 avril. — Tout rentre dans l'ordre; l'horrible drame est fini, ou du moins semble l'être; l'océan a repris sa perfide immobilité. On cherche maintenant à dresser le bilan de ces sombres journées.

D'après des renseignements autorisés, on calcule que 6.000 victimes ont péri à Adana même; mais les villages et les fermes éloignées ou voisines n'ont pas été épargnées. Là aucune résistance sérieuse ne pouvait être opposée aux égorgeurs et aux pillards. Aussi, tout a péri, les chrétiens sous le couteau, les bâtisses dans les flammes. On estime que le total de cette destruction s'élève, pour toute la province, à 20.000 personnes égorgées, 300 fermes incendiées, plus de 100.000 têtes de bétail volées. Les pertes matérielles dépasseraient un million de Ltq. (environ 25.000.000 de francs). C'est la catastrophe irrémédiable.

L'Europe va-t-elle s'émouvoir de ce désastre? Nous n'avons pas l'illusion de le croire. La question de la Bulgarie, de la Serbie, l'organisation du Maroc, la grève des postiers et le statut des fonctionnaires tiennent beaucoup plus de place dans ses préoccupations que 20.000 malheureux de plus ou de moins sur la surface du globe. Il y a dix ans, à peine s'est-elle émue du massacre qui a exterminé 200.000 Arméniens. Pourquoi dérangerait-elle les calculs de ses combinaisons politiques pour un égorgement infiniment moindre, au fond d'une province reculée de l'Anatolie dont bien des personnes ignorent même le nom? On enverra quelques navires de guerre à Mersine, on se livrera à des enquêtes aussi tardives que stériles, les vrais coupables échappe-

ront au châtement et aux responsabilités qu'ils ont encourues, et le sommeil de la diplomatie n'en sera pas troublé.

Du reste, hâtons-nous de l'ajouter, les Arméniens ont été ici les artisans de leur propre malheur. Aucune province n'offrait plus de sécurité que celle d'Adana. Elle a échappé aux grands massacres de 1896 ; chrétiens et musulmans y vivaient dans une parfaite confraternité ; mais on a voulu semer le vent, on a récolté la tempête et, comme d'ordinaire, les innocents ont payé pour les coupables. Ceux-ci, ceux qui ont été les véritables inspirateurs et les organisateurs du mouvement, sont aujourd'hui à l'abri : Mgr Mouchegh est en Egypte, le fameux Guenydéralian a disparu, la plupart des meneurs sont en fuite, insoucians du massacre de leurs malheureux frères et du tort qu'ils peuvent faire à leur propre cause.

D'autre part, on se sent pris d'une profonde indignation devant l'ineptie du gouverneur général d'Adana qui n'a su ni prévoir, ni réprimer le mouvement. Djevad Bey, bien qu'il soit sensé appartenir au parti jeune-turc, a donné, depuis qu'il a été placé à la tête de cette province, de telles preuves d'inintelligence et d'instabilité qu'il en est arrivé à faire regretter les valis de l'ancien régime. C'est certainement sur ce fonctionnaire que pèse la plus lourde part de responsabilité.

Mais de toutes ces tueries, de toutes ces ruines que nous voyons encore fumer sous nos yeux, un enseignement se dégage : il importe de le livrer aux méditations de l'Europe.

La Jeune-Turquie a inscrit en tête des réformes qu'elle veut accomplir d'urgence, la suppression des capitulations, c'est-à-dire de l'ensemble des privilèges qui reconnaît aux Européens le principe d'exterritorialité. Certaines puissances, mûes par des calculs égoïstes ou trompées par le libéralisme d'une Constitution qui ne saurait recevoir dans ce pays une application sérieuse, ont adhéré, en principe, à cette réforme. Or nous venons de voir ce qu'il en coûte de résider en territoire ottoman. Le jour où les étrangers seront assimilés aux autres sujets chrétiens de l'Empire, il n'est pas difficile de prévoir que le cercle des hécatombes sera encore élargi.

UN ANCIEN DIPLOMATE.